

Lettre d'amour à Hilaire Benoît

Vivian Labrie

Volume 19, Number 2, 1997

Amalgame
Amalgam

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1087676ar>
DOI: <https://doi.org/10.7202/1087676ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Canadienne d'Ethnologie et de Folklore

ISSN

1481-5974 (print)
1708-0401 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Labrie, V. (1997). Lettre d'amour à Hilaire Benoît. *Ethnologies*, 19(2), 13–27.
<https://doi.org/10.7202/1087676ar>

Article abstract

From time to time, an important, life-altering bond is established between fieldworker and informant; the reciprocal transfer of knowledge transcends each person's respective role to become part of the essential vitality of human existence itself. This love letter to Hilaire Benoît, a story-teller who lived in Tracadie, New Brunswick, was first presented during the Round Table "L'ethnologue et la société" which was part of the symposium entitled "L'ethnologie des francophones en Amérique. 1944-1994. Bilan et perspectives" held in Quebec City on September 11, 1994. The author takes stock of just such a relationship, summing up how she experienced the transfer of knowledge from the perspective of a socially committed ethnographer.

LETTRE D'AMOUR À HILAIRE BENOÎT

Vivian LABRIE

Carrefour de pastorale en monde ouvrier

Québec

Québec, le 11 septembre 1994

Cher Hilaire,

Je dois dire un petit mot aujourd'hui à une table ronde sur l'ethnologie et la société et je suis bien mal prise malgré tous les brouillons que j'avais commencés, je n'arrive pas à terminer mon texte. Il s'est dit tant de choses à ce colloque que j'hésite à en rajouter. Une fois rendus au dimanche après-midi, que reste-t-il d'essentiel à partager ? En plus, je n'ai jamais vraiment su si le mot « ethnologue » s'appliquait à mon cas. J'aimais bien le mot folkloriste, mais il n'est plus à la mode. Quant à la société, je suis tellement plongée dedans, en ce moment, que je me demande si je peux dire une seule parole sensée à ce sujet.

La seule chose dont je sois sûre, c'est que je vous ai rencontrés, toi, Dina, Honoré, Alvina, Sandy, Ephrem, Léandre et les autres et que cette rencontre explique une grande part de ce qui s'est passé dans ma vie professionnelle depuis.

En rentrant tout à l'heure, c'est à vous que je pensais. Je me disais que vous étiez intimement liés à l'événement que nous vivons cette fin de semaine. Toi surtout que j'ai tant tanné pour que tu me contes des contes et que tu m'expliques comment tu faisais pour les apprendre et t'en souvenir ! Alors, j'ai eu envie de t'écrire. J'ai pensé que ce que je n'arrivais pas à dire directement, je pourrais te le dire à toi, qui appartiens désormais au grand mystère de l'univers, un peu comme dans certains contes, la belle parle au tuyau de poêle, ce qui permet au prince à l'étage de l'entendre. Comme tu sais, le téléphone et les haut-parleurs n'ont pas attendu la technologie pour exister dans les contes !

Vois-tu, on fête en fin de semaine les 50 ans des Archives de folklore de l'Université Laval. Je trouve cet anniversaire émouvant, entre autres parce qu'il marque l'admission officielle du savoir populaire dans le cercle des connaissances à étudier, malgré les idées reçues de certaines gens de robe à propos du rang social, de la bouse de vache ou de la crotte de mouton (les versions de Conrad [Laforte] et de Jean [Du Berger] varient sur ce point). Personnellement toutefois, c'est un autre anniversaire que je célèbre.

Il y aura vingt ans en novembre, nous nous présentions chez vous, Robert Bouthillier et moi. Nous avons une bonne référence : « Bonjour ! Nous venons de l'Université Laval, nous sommes des étudiants de Luc Lacourcière et de

Roger Matton, et nous aimerions savoir ce qui est arrivé des chansons que chantait Ben Benoît. Quelqu'un dans la famille les sait-il encore ? Et les contes ? » C'est drôle, ce faisant, nous reprenions de part et d'autre le lien Laval/Acadie, là où nos prédécesseurs l'avaient laissé, sous l'œil amusé de Dina, presque centenaire, qui voyait arriver une deuxième génération d'enquêteurs dans sa maison. Vous nous avez tout de suite ouvert vos portes et vos cœurs en demandant des nouvelles du grand Luc. Et moi, j'ai été peu à peu prise de désir pour le grand conteur que tout ton entourage nous annonçait et qui s'était défilé du temps de ton père et du grand Luc. Peut-être que ce n'était pas alors encore à ton tour, mais cette fois, tu te faisais plus vieux, tu ne contais, pour ainsi dire, plus activement. Je pense que toi et moi on a su que le temps de la transmission était venu et que c'était devant un micro que ça se ferait. Tu t'es bien fait prier. Puis, tu as commencé par le conte de *Petit pas*¹ et peu à peu, d'année en année, tu nous as conté tous les contes que tu savais, ceux du vieux Peter, ceux que tu avais appris dans le bois, ou en lisant les *Mille et une nuits*, sans oublier les romans appris dans des livres comme le *Médecin des pauvres*² dont tu m'as donné copie parce que tu le savais par cœur. Je me rappellerai toujours aussi le soir où nous sommes partis de chez vous après avoir entendu *Le sabre de lumière et de vertu de sagesse*³. C'était une nuit d'aurores boréales, de marionnettes, et on aurait dit que le sabre dansait dans le ciel !

Un jour, je t'ai apporté une copie de ma thèse. Nous l'avons feuilletée ensemble et je t'ai expliqué ce qu'il y avait dedans. Je ne sais pas si tu l'as lue en entier, mais tu l'as montrée au curé. Tu étais fier. Tu avais été tellement patient avec moi, te pliant à tous mes caprices, qu'il s'agisse de décrire les images qui te venaient à l'esprit, comme la Mort d'État qui arrive sur son bateau à six rames qui rament toutes seules et que j'avais essayé de dessiner, ou d'inventer un conte à partir d'une demi-douzaine d'images. Tu l'avais intitulé *Le conte du jardin noir*⁴.

La thèse a été bien peu de chose toutefois comparativement à ta joie de rencontrer Gabrielle, notre petite fille, que nous t'avons présentée alors qu'elle avait deux mois. Vous tous d'ailleurs l'avez accueillie comme une petite princesse. Honoré lui a composé une chanson. Ensuite, Francis, un autre étudiant, est venu pour comparer ta version du *Médecin des pauvres* à celle de Montépin⁵. Quand je suis revenue de Saint-Claude, cette ville du Jura dont il

1. *Petit pas*, fonds Bouthillier-Labrie, enregistrement n° 308, Archives de folklore, Université Laval, 1975. Contes types AT n° 736 et 935.
2. Montépin, Xavier de, [entre 1886 et 1900], *Le médecin des pauvres*. Montréal, C.O. Beauchemin.
3. *Le sabre de lumière et de vertu de sagesse*, fonds Bouthillier-Labrie, enregistrement n° 3795, Archives de folklore, Université Laval, 1977. Conte type n° 305A (suggéré par Delarue à Lacourcière).
4. *Le jardin noir*, fonds Bouthillier-Labrie, enregistrement n° 2451, Archives de folklore, Université Laval, 1977.
5. Boucher, Francis, 1983, *Le médecin des pauvres, du roman de Xavier de Montépin à la version orale d'Hilaire Benoit : macro-comparaison des univers narratifs et édition comparée de l'œuvre du conteur*. Thèse (M.A.), Québec, Université Laval.

est question dans le *Médecin des pauvres* et que tu disais connaître par cœur sans l'avoir jamais vue, toi et moi, nous avons feuilleté la carte de la région et tu en parcourais l'espace avec tes doigts de connaisseur pendant que je me disais que c'était là une merveille qu'un pêcheur acadien ait tant fréquenté un livre sans quitter sa maison qu'une fenêtre se soit ainsi ouverte dans son esprit jusqu'à rendre réel un petit coin de France. Puis, ces plaies que les médecins tentaient de soigner ont commencé à gruger ton visage. Quand je suis venue te voir cette fois-là, tu parlais difficilement et je souffrais de voir que toi, le conteur, tu mourais lentement par la bouche. Cette fois-là, tu as réclamé d'avoir sous les yeux l'édition des *Mille et une nuits* dont je t'avais déjà fait cadeau. Tu es mort peu de temps après et ta famille m'a appelée. J'ai pris le train et je t'ai pleuré comme on pleure un maître.

Aujourd'hui, vingt ans plus tard, je me demande : à qui ces contes recueillis de toi, d'Honoré, de Sandy ont-ils servi ? Vous étiez des gens pauvres qui n'avaient les moyens que de cette sorte de beauté âpre qui s'accroche dans les filets de la mémoire humaine, à coups d'attention et de disponibilité. Que sont vos contes devenus ?

Je pourrais bien te dire que, comme nous te l'expliquions à chaque visite, nous avons bien pris soin de les déposer aux Archives. Les traces de vos voix restent bien vivantes parmi leurs semblables, conservées précieusement sur des bobines aux Archives de folklore. Toute personne qui le désire peut y avoir accès, de même qu'aux transcriptions et à des données de catalogage qui permettent de relier une version à ses semblables dans le monde indo-européen. Ces objets précieux qui nous ont été légués reposent en paix dans des chambres fortes qui n'ont rien à envier à celles des banques. En plus, ils demeurent à portée. Je dirais que nous avons accompli la mission de conservation.

Ensuite, Hilaire, il faut que tu saches que je n'ai jamais cessé depuis de recourir à vos contes pour mieux comprendre la vie. Il m'aura fallu quelques années de plus pour réaliser que c'était en tant que théories transportées de vos mémoires à la mienne qu'ils s'imposaient à moi et que c'était auprès de vous que j'avais acquis ma véritable formation universitaire. À chaque fois que j'ai entrepris des recherches ensuite, que ce soit sur la lecture, sur la bureaucratie et les formulaires, sur la dynamique des passages, c'est l'univers des contes et de votre relation aux contes qui m'a fourni l'éclairage nécessaire pour entrer en dialogue avec la réalité ou pour jeter des ponts avec d'autres disciplines. Je ne sais plus combien de fois j'ai fait référence au conte de *Bonnet vert, bonnet rouge*⁶ ! Je m'en suis même servi pour expliquer les différences de rapport à l'univers bureaucratique de personnes assistées sociales et de fonctionnaires de l'aide sociale. Ce faisant, je dirais que j'ai tâché de remplir, excuse le grand

6. *Bonnet vert, bonnet rouge*, fonds Bouthillier-Labrie, enregistrement n° 1338, Archives de folklore, Université Laval, 1976. Conte type AT n° 313.

mot, ma mission épistémologique comme chercheure, en rendant justice à la valeur de ce que vous saviez.

Puis, un jour, j'ai manqué de fonds et j'ai commencé à alterner, ou même à mélanger, recherche et action communautaire. Entre autres, je suis arrivée dans le monde de l'alphabétisation, un monde où ne pas savoir lire est considéré comme un handicap. Quand j'avais fait la thèse, j'avais vu des statistiques qui disaient que, au début du siècle, Gloucester, le comté du Nouveau-Brunswick où la plupart d'entre vous résidiez, avait été un des comtés les plus analphabètes du pays, après les comtés autochtones et métis. J'avais trouvé intéressant que le vide de savoir lire et écrire coïncide avec la richesse d'une région en traditions orales. Mais là, tout à coup, c'était la statistique elle-même qui était devenue l'enjeu du débat : on ne regardait plus autour d'elle, c'était elle qu'il fallait changer.

Quand j'ai compris ça, j'ai eu un choc : j'ai pensé tout à coup qu'Alvina, que tu connais, et qui nous a chanté au moins 500 chansons, ne savait pas lire. Dans mon nouveau monde de référence alphabétisateur, elle qui n'a pas été seulement une informatrice, mais aussi une formatrice privilégiée, serait étiquetée « analphabète » et considérée comme une personne en besoin de formation. Se peut-il, Hilaire, que, dans une même société, des critères de contexte et de circonstances différents fassent qu'on puisse considérer une même personne à la fois comme un trésor national, du point de vue du patrimoine vivant, et comme une personne exclue du train de la culture standard ? Et puis, quelle est notre place à nous, qui apercevons l'endroit et l'envers du tricot, au milieu de ces tensions sur le plan de l'identité culturelle ?

En ce moment, ces tensions, je les vis dans mon quartier. J'habite Saint-Sauveur, au centre de Québec. Vois-tu, les quartiers centraux de Québec affichent complet à toutes les statistiques socio-économiques défavorables : pauvreté, chômage, vieillissement, maladie, sous-scolarisation, espérance de vie réduite, monoparentalité. Ces quartiers populaires de Québec, par l'effet d'un phénomène de trou de beigne, ont perdu peu à peu leurs forces vives, leurs moyens de développement, leurs richesses au profit des banlieues avoisinantes. Je préside en ce moment un organisme (Carrefour de relance de l'économie et de l'emploi du centre de Québec) qui a pour mandat de relancer l'économie et l'emploi dans ces quartiers, ce qui, au-delà de la création et du maintien de l'emploi, inclut de retenir la population résidante et d'attirer de nouvelles familles. Est-il possible d'aller autant à contre-courant ? On nous dit que dès que les résidants vont améliorer leurs conditions économiques, ils vont vouloir quitter le quartier et que, par ailleurs, il n'y a rien pour attirer des familles en plein cœur de la ville : ces quartiers sont supposément laids, peu sécuritaires, sans espaces verts ni maisons seules et leurs écoles ferment !

En tant que résidante, à chaque fois que j'entends une remarque désobligeante sur mon quartier, j'en suis secrètement blessée. En tant que présidente de cet organisme, je vois là un défi. En tant que chercheure, je me

pose une question : comment se fait-il qu'il en soit ainsi ? Je ne sais pas comment dire ça autrement, mais je sens que nous avons ici un problème de fierté. La culture populaire est difficilement fière d'elle parce qu'on en parle si souvent défavorablement. Cela touche toute la vie à partir de la langue, des savoirs, des arts, de l'architecture. Dans la vraie vie, nous avons appris, et, curieusement, c'est l'envers du travers de l'esthétisme en folklore, que ce qui était populaire était laid et dans une certaine mesure mal, comme dans « je parle mal ». Vous vous excusiez dans les années 1970 de parler mal devant des Québécois, comme il arrive à des Québécois de s'excuser de parler mal devant des Français. Bref, à chaque fois que nous remontons le chemin des excuses, nous remontons les échelons de l'échelle du prestige.

Là où je veux en venir, c'est que pour nous, dans notre profession, le savoir populaire, les gens qui l'élaborent et le transmettent et l'environnement dans lequel ils vivent, tout cela a du prestige à nos yeux. Simone me parlait hier des gens rencontrés dans mon quartier, dans le cadre du projet de recherche en ethnologie urbaine à Laval. Il y avait des étoiles dans ses yeux !

Je pense de plus en plus qu'un des défis de la profession face à la société actuelle est celui de la transmission de la fierté. Nous saurons que nous n'aurons pas thésaurisé, disons emprunté et construit nos carrières sur le savoir populaire, le jour où nous pourrions dire que, à la suite de notre passage, des gens, une communauté, ceux-là avec qui nous avons travaillé ou d'autres, auront acquis une certaine fierté à savoir ce qu'ils savent, à être qui ils sont et à vivre où ils sont. Disons-le autrement, notre métier implique des dons de savoir. Un informateur donne à l'ethnologue son savoir ; dans cette économie, il faut un retour, sinon nous prenons et nous prenons. Que savons-nous que nous pouvons donner en retour ? Nous savons que ces cultures qui nous passionnent sont belles. Je pense que nous pouvons communiquer notre passion et la transmettre. Je me promène souvent dans les rues autour de chez moi. Je vois et j'entends. C'est beau. C'est vivant. C'est orné. Ce n'est pas l'architecture standard, les gens standard, le niveau de vie standard, la langue standard, toutes ces choses qui n'existent nulle part sauf dans les publicités. Ce n'est pas pour autant laid ou mal ou anormal. C'est la vie qui varie, qui tourne, qui bricole. C'est souvent injuste en raison du pouvoir du regard.

Alors à quoi, non, à qui sert le savoir que nous contribuons à construire ? Le point de départ de notre métier, c'est le terrain. À partir de ce que nous recueillons, observons, notons, nous construisons un savoir — je serais tentée de dire que nous offrons un miroir — sur la civilisation humaine. Notre discipline est par ailleurs traversée par la question éthique de l'appartenance ou plus précisément de la propriété : à qui appartient le savoir que nous construisons dans les domaines que nous découpons ? Je crois qu'il s'agglutine aux traditions et aux manifestations de société à partir et autour desquelles on se construit et qu'il entre dès lors dans la mémoire collective. Nous ne sommes pas autorisés à thésauriser à des fins personnelles. Nous sommes des témoins.

Nous sommes des portiers : nous avons des clés. Nous appartenons au processus de la mémoire vivante que nous étudions.

Alors, Hilaire, faut-il choisir un camp ? La logique des écarts entre riches et pauvres joue-t-elle sur notre façon de vivre la profession ? Dans un des contes que tu n'as jamais su reconstruire complètement, on devait choisir entre une hache d'or, une hache de cuivre et une hache de fer rouillé. Bien sûr, c'était la hache en fer rouillé qu'il fallait choisir. Comment passer à côté de cet enseignement ?

Au milieu des malédictions, je pense que dans notre société de l'or, du cuivre et de la rouille, nous pouvons assumer une mission de bénédiction et trouver des façons de transmettre tout le bien que nous pensons de cultures qui ont autant de raisons que d'autres de voir le bien en elles-mêmes et de s'aimer pour ce qu'elles sont.

Je pense aussi que, si nous le désirons, la vie que nous voulons parfois seulement étudier peut s'emparer de nous. Cela, je ne le savais pas en me présentant chez vous il y a vingt ans. Vois-tu, Hilaire, tu m'as joué un tour. Quand nous venions te voir, je pensais sincèrement que nous sauvions ton répertoire de l'oubli grâce au magnétophone. Je pensais que je posais un geste professionnel. Quelle naïve je faisais ! C'est dans ma vie que ces rencontres avec toi et les autres ont fait leur effet. Ce n'était pas le magnétophone, mais moi le maillon suivant de la chaîne de transmission. Alors oui, Hilaire, je les ai contés à mon tour tes contes, autour de moi, dans l'ordre et dans le désordre. Gabrielle en connaît plusieurs.

Depuis quelque temps, il m'arrive aussi de drôles de choses. Les cloisons disparaissent entre mon boulot de chercheuse et mon boulot d'animatrice communautaire et vos contes en profitent pour faire de la mémoire buissonnière. L'an dernier, je suis allée conter *Bonnet vert* et *Merlin* dans des classes de secondaire trois, à l'école de Gabrielle. J'ai passé le *Sabre de lumière* à un directeur d'école de la Montérégie qui songeait à impliquer des détenus et des toxicomanes à son école. Ensuite, il y a eu l'aventure des *Trois princes*⁷, ce conte de madame André Blanchard, de Hauterive, recueilli par Luc Lacourcière en 1955, et que j'ai utilisé de façon très peu orthodoxe comme base de réflexion sur le projet de société. Une douzaine de personnes ont écrit une histoire vécue d'engagement social qu'elles associaient à un moment ou l'autre du conte. Depuis, la veillée se poursuit d'elle-même, dans des sessions d'animation ou autrement, et je sais que des centaines de personnes connaissent maintenant ce conte qui sommeillait, il y a deux ans, dans un dossier d'archives.

C'est une joie pour moi de voir des contes entrer comme des contenus valables dans l'univers quotidien d'adultes en marche. Ce n'est pas que je dédaigne la fête que les enfants leur font, mais je crois que nous oublions facilement que c'était entre adultes que vous vous transmettiez ces récits. Les

7. *Les trois princes*, fonds Luc Lacourcière, enregistrements n° 2357, 2357a, Archives de folklore, Université Laval, 1955. Conte type AT n° 550.

contes et les processus de mémorisation des conteurs sont au cœur des travaux de recherche que je mène depuis bientôt vingt ans et plus je les fréquente, plus je suis intriguée. J'ai été très frappée d'ailleurs, l'autre jour, en trouvant ce mot de Poincaré que Benoît Mandelbrot cite dans un ouvrage sur la géométrie fractale et qui, une fois retraduit, va à peu près comme suit : « il y a des questions qu'on choisit de se poser et d'autres questions qui se posent d'elles-mêmes. Quand une question s'est posée longtemps à elle-même sans trouver de réponse, elle tend à être abandonnée aux enfants. » Ce qui est curieux, c'est qu'avant de lire cette remarque j'avais écrit quelque part que les contes, ce sont des réponses sans les questions.

Alors, tu vois, en baignant toi et moi dans les questions et les réponses, peut-être aurons-nous réussi à en attacher quelques-unes ensemble. Pour le reste, bien, Hilaire, quand vous terminiez vos contes, vous utilisiez souvent des expressions du genre « et moi ils m'ont envoyé vous conter ça ». Pourquoi, en effet, déployons-nous tant d'énergie dans chacune de nos vies à construire les discours et les parcours qui alimentent nos passions, qu'il s'agisse d'objets, de rituels, de chansons, de recettes, de stades ou de cages d'escalier ? Peut-être est-ce le sens obscur de nos recherches, justement, que de prendre le relais de l'aventure humaine dans les lieux et les temps où nous sommes et d'accepter patiemment et humblement de prendre soin des questions qui se posent d'elles-mêmes, sans trouver de réponse, et de nous les poser le temps d'une vie, le temps de conter assez d'histoires pour qu'il se trouve à nouveau quelqu'un pour prendre à son tour le relais. Ce ne serait que cela que ce ne serait déjà pas si mal.

De cette salle des questions et des réponses en quête les unes des autres, où que tu sois maintenant, Hilaire, je te salue.

Tendresses,

Avian

A LOVE LETTER TO HILAIRE BENOÎT

Vivian LABRIE

*Carrefour de pastorale en monde ouvrier
Québec*

Québec, 11 September 1994

Dear Hilaire,

I am supposed to speak today at a round table on the ethnologist and society, and I am stuck. In spite of all the rough drafts I've started, I can't seem to finish my paper. So many things have been said at this conference that I hesitate to add to them. Once Sunday afternoon rolls around, can there be anything essential left to share? What's more, I don't really know if the word ethnologist applies to me. I have always preferred the word "folklorist", but it's gone out of fashion. As for society, I'm so deeply involved in it these days that I wonder if I have anything meaningful to say on the subject.

The only thing of which I am certain is that I really did meet you, Dina, Honoré, Alvina, Sandy, Ephrem, Léandre and the others, and that my encounter with you explains a great deal of what has happened in my professional life since then.

I thought of you all as I came home a while ago. It came to me that you were intimately connected to the event that we are experiencing this weekend. You above all, Hilaire, whom I pestered to tell me your stories, and to explain how you managed to learn and remember them! And then, I felt like writing you. I thought perhaps what I couldn't say outright, I could say to you, who have become part of the great mystery of the universe, a bit like those stories where the heroine tells her story to the stovepipe, so that the prince upstairs will hear. As you well know, the telephone and the loudspeaker existed in tales long before the arrival of modern technology!

This week, you see, we are celebrating the 50th anniversary of the Folklore Archives at Laval University. I find myself moved by this occasion, in part because it marks the official recognition of folklore as a subject worthy of study, in spite of the preconceived notions of some parts of academe concerning social rank, cow pies and sheep droppings (the tale variants of Conrad [Laforte] and Jean [Du Berger] differ on this point). Nonetheless, it is a different anniversary that I personally wish to celebrate.

Twenty years ago this November, we arrived at your house, Robert Bouthillier and I. Our reference was a good one: "Hello, we are from Laval University. We are students working with Luc Lacourcière and Roger Matton, and we would like to know what has become of the songs that were sung by Ben Benoît. Does anyone in the family still know them? And the tales?" Oddly enough, we were picking up the relationship between Acadia and Laval just where our predecessors had left off, much to Dina's amusement for, at the age

of nearly a hundred, she was witnessing the arrival of a second generation of fieldworkers at her home. You immediately opened your door and your hearts, and asked what news we had of tall Luc. And I, little by little, was overcome by the desire to become acquainted with the great storyteller so well-known to those near you, and who had gained in reputation since the time of your father and “tall” Luc. Perhaps in those days your time had not yet come, but this time you felt older than your years, saying you were no longer active, so to speak, as a storyteller. I think both of us knew that the time for carrying on the tradition had come and that it would take place in the presence of a microphone. You gave us such a hard time! Then, you started with the story of *Small Step*¹ and little by little, over the years, you told all the tales you knew, the ones from old Peter, the ones you had learnt while in the lumber camps, or from reading *The Thousand and One Nights*, including stories learnt from books such as *The Poor Man’s Doctor*²; you gave me your copy because you knew it by heart. I will always remember the evening we left your place after hearing *The Sword of Light*.³ The northern lights were out, like so many marionettes, and it was if the Sword were dancing in the sky!

One day I brought you a copy of my dissertation. We leafed through it together and I explained what was in it. I don’t know if you ever read all of it, but you showed it to the parish priest. You were proud. You had been terribly patient with me, giving in to all my whims, whether I asked you to describe the images that came to you, such as the Death of the State arriving on a boat with six oars that rowed on their own, and which I tried to draw, or to make up a story from a half-dozen drawings. You called it *The Tale of the Black Garden*.⁴

But the dissertation was nothing compared to your joy when you met Gabrielle, our little girl, whom we introduced to you at the age of two months. In fact, all of you welcomed her like a tiny princess. Honoré composed a song for her. Later, Francis, another student, arrived to compare your version of *The Poor Man’s Doctor* with that of Montépin.⁵ When I returned from Saint-Claude, the town in the French Jura where *The Poor Man’s Doctor* is set, you said you knew the place by heart even though you had never seen it. You and I stretched out a map and your expert fingers walked through the spaces,

1. *Petit pas*, Collection Bouthillier-Labrie, recording no. 308, Archives de folklore, Université Laval, 1975. *Contes types* nos. 736 and 935.
2. Xavier de Montépin, *Le Médecin des Pauvres* (Montréal: C.O. Beauchemin, s.d. [between 1886 and 1900]).
3. *Le sabre de lumière et de vertu de sagesse*, Collection Bouthillier-Labrie, recording no. 3795, Archives de folklore, Université Laval, 1977.
4. *Le Jardin noir*, Collection Bouthillier-Labrie, recording no. 2451, Archives de folklore, Université Laval, 1977.
5. Boucher, Francis, 1983, *Les médecin des pauvres, du roman de Xavier de Montépin à la version orale d’Hilaire Benoit: macro-comparaison des univers narratifs et édition comparée de l’œuvre du conteur*. M.A. thesis, Université Laval, Québec.

while I thought about how wonderful it was that this Acadian fisherman knew a book so well that, without ever leaving home, a window in his mind opened to let in a living corner of France. Soon afterwards, the sores that the doctors were trying to heal began to destroy your face. When I came to see you that time, you could only speak with difficulty and it pained me to see that you, the story-teller, were slowly dying from a mouth disease. That time, you asked to see the edition of *The Thousand and One Nights* that I had given you as a gift. You died soon after our meeting and your family called me. I took the train, and I cried for you as one does when a beloved teacher dies.

Today, twenty years later, I wonder: what use has been made of those stories we collected from you, from Honoré, from Sandy? You were poor people whose means allowed only for the kind of harsh beauty that entwines itself among the strands of human memory, needing but time and availability to grow and flourish. What has become of your stories?

I could tell you, as we explained at each visit, that we deposited them carefully in the Folklore Archives. The recordings of your voices are alive and well among others of their kind, carefully preserved on the tapes in the archives. Anyone who wishes has access to them, as well as to the transcriptions and the catalogue entries that link any version to its variants in the Indo-European world. This precious material which we have inherited rests peacefully in vaults secure enough to be the envy of any bank. What's more, it is accessible. I would say that we accomplished our preservation mission.

You know, Hilaire, I must tell you that I have never ceased to turn to your stories to help me understand life. It took me a few more years to realize that it was as a set of theories transposed from your memory to mine that the stories became indispensable to me, and that at your side I acquired my real university education. Each time I began a research project, whether it had to do with literacy, with bureaucracy and its endless red tape, or with passages, it was the tale universe and your relationship to the tales, that supplied me with a key to come to grips with a particular reality, or to reach out to other disciplines. I don't know how many times I have referred to the tale of *Bonnet vert, Bonnet rouge*!⁶ I even used it to explain differences in the way welfare recipients and welfare workers relate to the world of bureaucracy. In doing so, I would say that I fulfilled — excuse the big word — my epistemological duty as a researcher, in doing justice to the value of your knowledge.

One day, I found myself short of money and I began to alternate between, and sometimes to mix, research and community work. Among other things, I became involved with the problem of literacy, discovering a world in which not knowing how to read is considered a handicap. When I wrote my dissertation, I came across statistics showing that, at the beginning of the century, Gloucester county in New Brunswick, where most of you lived, was

6. *Bonnet Vert, Bonnet Rouge*, fonds Bouthillier-Labrie, recording no. 1338, Archives de folklore, Université Laval, 1976.

one of the least literate in the country, after the Native and Métis counties. I had found it noteworthy that a relative inability to read and write coincided with a wealth of oral traditions within a given region. Now, suddenly, only the statistics were being debated: the context no longer mattered; it was the statistics that had to be changed.

When I understood that, I was startled. I suddenly remembered that Alvina, whom you know, and who sang us no fewer than 500 songs, could not read. Within my new frame of reference of literacy, she, who was not only an informant, but also a respected teacher, would have been classified as “illiterate” and considered as a person needing education. Can it be, Hilaire, that in one and the same society, the criteria of differing contexts and circumstances are such that a person can be considered both a national treasure, from a living heritage viewpoint, and a person excluded from participating in standard culture? And as for us, who see both sides of the picture, where is our place in the midst of such tensions concerning our cultural identity?

These days, I am experiencing these tensions in my own neighbourhood. I live in Saint-Sauveur, in the city centre of Québec. You know, the downtown areas of Québec post the highest scores in all the unfavourable socio-economic indicators: poverty, unemployment, an aging population, disease, under-education, low life expectancy, single parenthood. Due to the urban doughnut syndrome, these working-class neighbourhoods have slowly lost all their vital force, their means of development and their wealth to the suburbs next door. Presently I chair an organization (Carrefour de relance de l'économie et de l'emploi du centre de Québec) that has been given a mandate to revitalize the economy and to boost employment in these areas; our mission includes creating and preserving jobs, keeping the present population in place and attracting new families. Is it possible to turn back the tide to such an extent? They tell us that as soon as the residents improve their economic conditions, they will want to leave and, moreover, there is nothing to attract families downtown. These areas are considered ugly, unsafe, without green spaces or single-family dwellings, and their schools are closing!

As a resident, each time I hear an ungracious remark about my neighbourhood, I cringe inside. As chair of my organization, I take it as a challenge. As a researcher, I ask the question: how do I explain this whole mess? I don't know how to say it otherwise, but I think what we have here is a problem of pride. Working-class society has great difficulty feeling proud of itself, because so much is said about it that is negative. The negativity of others affects all aspects of life, beginning with language, general knowledge, arts and architecture. Real life teaches you — and oddly enough, this is the downside of aestheticism in folklore — that what is popular culture is somehow not pretty and in certain ways not “good”, as in “I don't speak good”. In the 1970s you apologized to Quebeckers for not speaking properly, just as Quebeckers are known to apologize to the French for not speaking properly.

It's a Catch-22 situation where each step back along the road of apologies takes us another step up the social ladder.

What I am getting at is that for members of our profession, popular knowledge, the people who develop and transmit it, and the environment in which they live has important intrinsic value. Simone talked to me yesterday of the people she had met in our neighbourhood, while working on a project in urban ethnology at Laval, and she had stars in her eyes!

Increasingly I am coming to think that one of the challenges of our profession as it relates to present society involves the transmission of pride. We will know that we have not hoarded, or should I say borrowed, folk knowledge and built our careers on it, the day we can say, as a result of our passing through, that people, a community, those with whom we have worked and others have gained a certain pride in what they know, in being what they are, and in living where they do. In other words, our craft relies on gifts of knowledge. In this economy, informants give an ethnologist their knowledge and they should receive something in return; if not, we simply take and take. What do we have that we can give in return? We know that these cultures which fascinate us are beautiful, and I believe we can communicate and impart our passion to others. I often walk the streets around my home. I look and listen. It's beautiful. It's alive. It's decorative. No, it's not standard architecture, standard people, standard living conditions, standard language, all those things that exist only in ads. But neither is it ugly or not good or abnormal. It's life in its diversity, continuing, creating. People's perceptions are often so unfair.

So what, or rather, who benefits from the knowledge that we are helping to construct? The starting point of our work is the field. On the basis of what we collect, observe and note, we construct a body of knowledge (I'm tempted to say we offer up a mirror) about human civilisation. Haunting our discipline is also the ethical question of belonging or, more exactly, ownership: whose is the knowledge that we store up, harvested from fields that we divide up? I believe what we learn becomes part of the social traditions and expressions from which, and around which, the individual is constructed and from there, it enters into the collective memory. We are not authorized to hoard it for our own personal gain. We are present as witnesses, as gatekeepers, as the keepers of the keys. We belong to the very process of living memory that we are studying.

Well then, Hilaire, do we have to choose which side we are on? Does the inexorable logic that separates rich and poor influence the way in which we live our profession? In one of the stories that you never were able to fully reconstruct, there was a choice among a golden axe, a copper axe and an axe of rusted iron. Obviously, the correct choice was the rusty iron axe. How can one ignore that lesson?

In the midst of a chorus of curses, I think that in our society of gold, copper and rust we can fulfill a mission to convey blessings; we can find a way

to pass on all the good we see in different cultures, each of which has as much reason as the next to see the good in itself and to love itself for what it is.

I also think that if we so desire, the life that we sometimes prefer to approach as an observer can overtake us. I didn't know this when I knocked at your door some 20 years ago. You know, Hilaire, that was one of your tricks. When we came to see you, I sincerely thought we were saving your repertoire from oblivion by putting it on tape. I thought I was only being professional. How naive I was! It was my own life that was affected by those sessions with you and the others. It was not the tape recorder, but I myself who was the next link in the chain of transmission. Yes, Hilaire, I in my turn have told your stories to those around me, amidst order and disorder. Gabrielle knows several of them.

Lately some strange things have been happening to me. The walls are coming down between my work as researcher and my work as facilitator for community groups, and as a result your stories have taken advantage to play hooky from their traditional context. Last year I told *Bonnet Vert* and *Merlin* to eighth graders in Gabrielle's school. I passed on the *Sword of Light* to a school principal in Monteregie who was thinking of integrating prisoners and former drug abusers into his school. Next, there was the adventure of *The Three Princes*,⁷ the story told by Madame André Blanchard of Hauterive, collected by Luc Lacourcière in 1955, which I used in a rather unorthodox manner as a starting point for ideas in our project to devise a new social contract. Each one of a dozen people wrote about a personal experience in community activism which they had to relate at some point to that story. Since then, the storytelling has continued under its own steam, whether in group sessions or otherwise, and I know that several hundred people are now familiar with a story that only two years ago slumbered in an archival file.

It gives me great joy to see the stories enter as plausible material into the conscious world of adults marching for social justice. It's not that I disdain the festive air that children create around them, but we forget too easily that you handed down these narratives from one adult to another. The stories and the tellers' methods of memorization are at the centre of the work that I have been engaged in for nearly 20 years now and the more closely I am involved with them, the more I am intrigued. I was particularly struck the other day, for example, when I found Poincaré's idea, cited by Benoît Mandelbrot in a work on fractal geometry, which goes, after translation, something like this: "there are questions that one chooses to ask and other questions that ask themselves. When a question has asked itself for a long time without obtaining an answer, it tends to be relegated to children."⁸ What I find curious is that before reading this comment, I wrote somewhere that the stories are answers without questions.

7. *Les trois princes*, fonds Luc Lacourcière, recording nos. 2357 and 2357a, Archives de folklore, Université Laval, 1955. *Conte type no. 550*.

8. In the original texte by V. Labrie: "[Il] y a des questions qu'on choisit de se poser et d'autres questions qui se posent d'elle-mêmes. Quand une question s'est posée longtemps à elle-même sans trouver de réponse, elle tend à être abandonnée aux enfants."

So you see, in surrounding ourselves with questions and answers, we may have succeeded in putting a few of them together. As for the rest, well, when you finished a story, Hilaire, you often used an expression such as “and as for me, they sent me to tell you this.” Why, indeed, does each of us expend so much energy in constructing the discourse and the experiences that fuel our passions, whether we are talking about objects, rituals, songs, stages, or staircases? Perhaps the hidden message of our research is precisely to take up the human adventure at whatever time and in whatever space we find ourselves, and humbly address those questions which are asked on their own, without obtaining answers, and to ask them of ourselves during our lifetime, a time to tell enough stories so that someone else can come along to take up the torch. Even if that were all, that would already be a pretty fair job.

From this room, for all those questions and answers seeking each other, wherever you are, Hilaire, I salute you.

Affectionately,

Orvian